

# Œuvres – Tome 2

*Comment le chanoine eut peur*

— chronique nivernaise —



**Claude Tillier**

**Gloubik Éditions**

**2014**

Cette édition a été réalisée à partir du tome 2 des œuvres de Claude Tillier  
éditées en 1846 par C. Sionest, imprimeur-éditeur à Nevers.

La table était à peu près desservie. À l'un des côtés s'étalait, dans son fauteuil, un gros et vieux chanoine ; ses deux joues toutes rouges, pleines, toutes rebondies, ressemblaient à deux coussins d'écarlate ; mais, sur cette grosse figure, il y avait une expression si franche de bonhomie, que, rien qu'à la voir, on eût aimé celui qui la portait. De l'autre côté de la table était un jeune capitaine d'artillerie, neveu du chanoine, blessé à la bataille d'Eylau, qui était venu se refaire, au milieu des délices du canonicat, des fatigues de la campagne. Entre l'oncle et le neveu, un punch modeste, tel que le tolèrent les canons de l'église, allumé en l'honneur du capitaine, secouait ses flammes bleuâtres, pareil à un damné qui secoue sa chevelure de feu. Il y avait encore une autre personne dans la chambre ; c'était une femme, moitié jeune, moitié vieille, moitié servante, moitié maîtresse, et dont la couverture (puisque l'usage veut qu'on soit couvert au lieu d'être habillé), tenait le milieu entre ces deux conditions. Elle allait et venait à pas muets et encore légers, dérangeant d'une main ce qu'elle arrangeait de l'autre, car le chanoine avait promis une histoire.

« Voici, fit le chanoine qui avait une pointe de bourgogne, comment j'eus peur. C'était avant la révolution. Je desservais alors une petite paroisse, joli nid d'oiseau caché au milieu des bois qui couvrent le ci-devant duché du Nivernais, aujourd'hui département de la Nièvre, vieux noble, que j'ai vu avec regret privé de son titre de noblesse. Mon village n'était séparé de la petite ville d'Entrains que par une grande foret, au beau milieu de laquelle passait la roule qui conduisait de Clamecy à Cosne. C'était une route comme on n'en voit plus, la route de Clamecy à Cosne, car le nouveau régime a bien ses avantages ; c'est une abeille qui a piqué plusieurs personnes, mais qui a fait du miel pour tous. La route de Clamecy à Cosne, se promenait çà et là comme un homme qui n'est pas pressé ; elle se prélassait sous la voûte majestueuse des chênes, flânait entre les gazons, allait d'un village à l'autre, tantôt s'élargissant, tantôt se rétrécissant, déchirée par, de profondes ornières, incurables blessures que l'art du cantonnier ne savait pas encore cicatriser ; quelquefois elle se séparait en deux branches, comme un fleuve, qui allaient se rejoindre à quelque distance de là, après avoir formé de frais îlots de

verdure ; c'était une route enfin qu'on perdait et qu'on retrouvait dix fois avant d'arriver à son gîte.

« Or, cette forêt avait un mauvais renom ; un bon nombre de voyageurs qui se rendaient de Clamecy à Cosne avaient disparu et en deçà d'Entrains on n'avait plus retrouvé leurs traces. La rumeur publique accusait de ces meurtres la famille Dinot qui avait établi ses sinistres pénates au milieu de la forêt. Au fait c'était une terrible famille que la famille Dinot, le père et quatre fils. Les quatre fils, pareils à des statues d'athlètes dans un bloc de chair humaine, parcouraient la forêt du matin au soir ; inséparables de leurs fusils comme un prêtre l'est de son bréviaire, d'une adresse sans rivale dans un pays où le braconnage était une profession, et dont la balle eût défié la flèche de Tell. Du reste tout-à-fait étrangers à ce commandement de Moïse : Homicide point ne seras ; considérant tout être errant comme un gibier donné par le créateur au chasseur assez adroit pour l'abattre, et, de même que toi, loyal artilleur et bon chrétien, ne vois dans un lièvre qu'un civet ou qu'un râble artistement piqué de lard, ne voyant dans tout voyageur qui passait à leur

portée que des sacoches plus ou moins pleines, qu'une ceinture plus ou moins garnie. Le père ne le cédait aux fils ni en force ni en adresse, et n'était guère plus avancé qu'eux en morale. Les Dinot s'étaient fait à dix lieues à la ronde, une sinistre célébrité. Grâce à la terreur que leur nom inspirait, la forêt était devenue leur domaine. Us y régnaient comme règne le lion dans son désert. La maréchaussée d'Entrains, composée de gendarmes éclopés, ne faisait que de courtes et timides apparitions sur leur terrain, et le propriétaire de la forêt semblait leur demander, tant il avait pour eux d'égards et de politesse, l'autorisation de visiter ses bois et d'y mettre les bûcherons, qui du reste ne se souciaient pas beaucoup de travailler si près des Dinot.

« Les Dinot, ainsi que je viens de le dire, habitaient, au milieu des bois, une petite maison que je crois voir encore ; c'était une maison basse et trapue, n'ayant qu'une seule fenêtre grillée de fer, et semblable, sous ce rapport, à un cyclope qui eût porté lunettes. Elle était bâtie entre un fourré de chênes et se tenait comme en embuscade sur la route. À côté de celle maison était une mare de

mauvaise mine, profonde, couleur d'ardoise, sur la face sinistre de laquelle étaient collées, comme des emplâtres, de larges feuilles de nénuphar ; c'était, disait-on, le sépulcre que les Dinot donnaient à leurs victimes, et l'abîme où ils perdaient le butin qu'ils ne voulaient pas conserver. Les habitants du pays appelaient cette mare le cimetière des Dinot. Jamais cette eau stygienne n'avait été explorée. Nul paysan n'eût osé dénoncer les Dinot tant qu'un d'eux fut resté libre, et les magistrats du bailliage, en supposant qu'ils ne craignissent rien pour leurs personnes, avaient, aux environs de la forêt, des propriétés sur lesquelles les parents des vaincus eussent pu exercer de désastreuses représailles.

« J'étais alors dans l'ardeur de la jeunesse ; nul ouvrier du Seigneur n'était plus infatigable que moi à cultiver son petit morceau de vigne céleste. Je me faisais une idée sublime de mes fonctions ; j'aurais volontiers salué ma soutane j'étais hargneux, intolérant, outré dans mon zèle comme le sont malheureusement beaucoup de jeunes prêtres, qui veulent être une copie de la grande figure des apôtres et n'en sont que la caricature. Quoique

je ne fusse pas moi-même bien courageux, cette lâcheté de tous m'indignait. Je regardais le silence des uns et l'inaction des autres comme une complicité.

« Un dernier meurtre ayant été commis dans la forêt avec la même impunité que les précédents, je m'avisai de tonner, du haut de ma petite chaire, contre ces hommes féroces qui vivent du sang de leurs semblables, et je désignai si bien mes paroissiens du grand bois, que personne ne s'y méprit. C'était un jour de Pâques. L'aîné des Dinot assistait par hasard à la grand-messe. Je vis toutes ces noires et blanches surfaces de têtes, qui s'étendaient au-dessous de moi, onduler comme un lac sous un souffle de vent ; les regards de la multitude se dirigeaient vers le jeune Dinot. Celui-ci se leva, posa son grand chapeau à deux cornes sur sa tête, et levant le poing contre moi : « Monsieur le curé, s'écria-t-il, vous vous en repentirez ! » Puis il s'éloigna. La foule, qui, ce jour-là était compacte et serrée, se divisa devant lui comme les vagues de l'Océan devant la proue d'un navire. Moi-même, je restai si interdit, que je ne pus, de quelques minutes, reprendre le cours de mon sermon. Seulement,



le sacristain ayant cru devoir, par égard pour ses fonctions, avertir Dinot de se découvrir, reçut l'épithète de *rat d'église* et un coup de pied dans le derrière. Je voulais dénoncer au bailli d'Entrains le scandale fait dans la maison du Seigneur, et le coup de pied donné à un sous-officier de l'église dans l'exercice de ses fonctions, mais tous les gens sensés de la paroisse, et le sacristain lui-même m'en détournèrent, de sorte que, ne pouvant faire mieux, je pardonnai.

« L'hiver suivant, je revenais d'Entrains. C'était par un bel après-midi de décembre. Je suivais lentement, mon parapluie à la main, mon bréviaire sous le bras, la route dont j'ai parlé au commencement de cette histoire. La menace de Dinot, menace déjà suivie de l'effet, car je commence à m'en repentir, me revenait sans cesse à la mémoire, et l'idée que je devais passer devant leur repaire, me tourmentait cruellement. Pour être débarrassé plus tôt de mon appréhension, et de ce maudit bois qui ne voulait pas finir, je doublais le pas. Je me faisais à moi-même ce sophisme : c'est par zèle pour la religion que tu t'es attiré la haine des Dinot, donc, s'ils te tuent tu

mourras martyr ; mais je dois avouer que je priais Dieu de me refuser cette faveur. Le cœur me battit bien fort lorsque j'aperçus la maison des Dinot qui fumait entre les arbres, coquette et blanche, avec sa couverture de neige, comme si on lui eût mis une chemise de mousseline. Cette fumée était de mauvais augure : elle annonçait qu'il y avait quelqu'un dans la maison. Cependant j'espérais encore de passer inaperçu sous l'aile de mon ange gardien.

« Il n'en fut pas ainsi. Le père Dinot, quoiqu'il fût un froid à tordre les chênes, était en sentinelle devant la porte, appuyé sur un grand fusil noir. Le père Dinot avait au moins cinq pieds six pouces ; ses cheveux roux, dont quelques-uns à peine commençaient à s'argenter, tombaient, pareils à la crinière d'un lion, en touffes incultes sur ses épaules ; lorsqu'il maniait son fusil, un réseau de nerfs surgissait de ses mains, allant et venant sur sa peau sèche et rugueuse comme la couverture d'un vieux livre. Le temps semblait avoir eu peur de s'attaquer à cet homme. Moi, au contraire, j'étais faible et frêle, et il eût fallu une botte de curés comme je l'étais alors, pour

faire un chanoine comme je le suis à présent. Alors, j'avais la manie de Jésus et de l'abstinence, tandis qu'aujourd'hui...

— Tandis qu'aujourd'hui ? Fit le capitaine...

— Tandis qu'aujourd'hui, reprit mademoiselle Colette se jetant sur l'interruption du capitaine comme un chien sur celui qui attaque son maître, Monsieur se fait vieux et ses infirmités ne lui permettent plus de jeûner.

— Tu oublies, c'est-à-dire, vous oubliez, Colette, dit le chanoine, que je n'ai encore que soixante-cinq ans et que je me porte comme autrefois les carmes.

« Le père Dinot était donc sur sa porte. Aussitôt qu'il m'aperçut, il vint à moi.

— C'est vous que j'attendais, Monsieur le curé, me dit-il de sa voix rauque et sauvage.

— Vous m'attendiez, Monsieur Dinot ? Répondis-je, sans trop savoir ce que je disais. Auriez-vous besoin de mon ministère ?

— De votre ministère ? Oh bien oui, il s'agit bien ici de votre ministère ! Ce n'est pas que je n'aime le bon Dieu autant qu'un autre ; si je ne vais pas à la messe, c'est que vous chantez faux et que vous êtes trop longtemps à l'autel.

— Croyez-vous, Monsieur Dinot, repris-je un peu piqué, qu'une grand-messe se coule dans un moule ? Mais, puisque vous n'avez pas besoin de mon ministère, en quoi puis-je donc vous être utile ?

— Entrez, je vous expliquerai cela en présence d'un bon feu dont vous paraissez, Monsieur le curé, avoir grand besoin, car vous tremblez comme si vous aviez la fièvre.

— Faites-moi plutôt l'honneur de venir dîner un de ces jours au presbytère, et amenez avec vous ce bon M. Nicolas, l'aîné de vos fils. J'ai eu envers lui des torts dont je veux qu'il me demande raison le verre à la main.

— Ce bon Nicolas va rentrer à l'instant, répondit brusquement le père Dinot ; vous le trouverez tout disposé à vous demander raison des torts que vous avez

eus envers lui.

« L'arrivée prochaine de Nicolas acheva de me faire perdre latête ; je me déterminai à prendre la fuite à travers la forêt. Mais, au regard oblique que je jetai sur le chemin, le père Dinot devina mon intention, et il arma son fusil. J'ai encore dans les oreilles le craquement de la batterie. Il me prit par le bras :

— Allons, dit-il, pas tant de cérémonie, entrez ; n'avez-vous pas peur que la maison vous tombe sur les épaules ?

— Puisque vous l'ordonnez, Monsieur Dinot...

« Quand nous fûmes entrés, le père Dinot ferma la porte à verrous et posa son fusil contre le mur. Il ouvrit ensuite une grande armoire en chêne qui était à côté de la fenêtre. C'était un véritable arsenal que l'armoire du père ; il y avait là des pistolets de toutes les tailles, depuis le coquet et élégant pistolet de poche, jusqu'au gros et massif pistolet d'arçon ; des fusils de tous les calibres, depuis la canardière efflanquée dont la balle porte aussi loin que le regard, jusqu'au robuste mousqueton ; des

couteaux de toutes les grandeurs et de toutes les formes, les uns courts, râblés, aiguisés sur les quatre faces, pour aller, d'une seule blessure, au fond des plus robustes poitrines ; les autres minces, larges et ventrus, tranchants comme des rasoirs, nobles castillans venus de Tolède, qui, d'un seul coup, faisaient tomber des entrailles sur la poussière ; quelques-uns fluets, maigres, tout en pointes, semblables au dard d'un aspic, qui passaient à travers les chairs comme une aiguille à travers la toile. Il y avait aussi des sacs de poudre, des sébiles, les unes pleine» de balles, les autres de pierres à fusil tout enchâssées dans leurs plombs.

« Le père Dinot prit un des couteaux espagnols dont je viens de parler, et se mit à l'aiguiser, sans dire un mot, sur une pierre grise. Mes jambes fléchissaient sous moi, et je m'assis machinalement devant la terrible armoire. Une vapeur, à travers laquelle mes regards semblaient vaciller, était étendue sur mes yeux. J'avais comme le tintement d'un glas dans les oreilles ; tantôt un souffle glacé me passait à travers les os, tantôt des bouffées de chaleur et une sueur tiède me prenaient au visage. Je

voulus prier, mais je ne pus trouver aucune parole d'aspiration vers Dieu. Mes idées étaient comme collées aux parois de mon cerveau, et il me semble que je faisais effort pour les en détacher. Je voyais confusément les armes dont l'armoire était garnie, et Dinot, impassible comme une guillotine qui a fonctionné, aiguisant son couteau qui allait et revenait d'un mouvement égal sur la pierre. Je fermais les yeux pour ne pas voir ces terribles objets, mais je les voyais encore, comme s'ils eussent été dans ma paupière. Je ne pouvais me rappeler comment et pourquoi j'étais là, et il me semblait qu'à chaque instant j'allais me réveiller d'un cauchemar.

« Une bouteille était auprès de moi, sur une table ; j'avais soif, j'en pris un verre de vin et le vidai d'un seul trait. Ce vin, quoiqu'il ne fût pas des meilleurs, me rendit un peu d'énergie. Je fis un effort pour fléchir mon assassin.

— Oh ! Monsieur Dinot, m'écriai-je, pourquoi voulez-vous me tuer ? Si c'est pour mon argent, je n'en ai point. Attendez que je sois devenu curé d'une riche paroisse. Je n'ai que cette montre d'argent qui me vient de

mon père et dont je croyais ne me jamais séparer ; prenez-la, mais du moins laissez-moi la vie.

— Voyons cette montre ; va-t-elle bien ? Dit le père Dinot en l'approchant de son oreille.

— Oh ! mon bon Monsieur Dinot, elle va mieux que l'horloge de la paroisse.

— Eh bien ! gardez-la pour régler l'horloge de la paroisse, j'en ai plus que vous de montres, et il ouvrit un tiroir où il y en avait en effet bien une douzaine. Puis il se mit à aiguïser son couteau.

— Encore une fois, continuai-je, Monsieur Dinot, pourquoi voulez vous me tuer ? Le meurtre est une chose abominable, condamné par les lois divines et humaines, mais le meurtre d'un prêtre, c'est le plus grand de tous les crimes, c'est un sacrilège. Une seule goutte de sang d'un prêtre sur vos mains vous empêcherait d'entrer dans le royaume éternel. Il est écrit, M Dinot : « Tu ne toucheras point à l'oïnt du Seigneur.... »

— Poutt ! Fit le père Dinot.



— Il est écrit, continuai-je : « Tu ne loucheras point à l'oint du Seigneur. » Je voudrais avoir là ma bible, je vous ferais voir le texte sacré. Ce sont les propres paroles de Dieu, Monsieur Dinot. Or, ces paroles s'appliquent aux prêtres comme aux rois, parce que le chef des prêtres reçoit une consécration aussi bien que les chefs couronnés.

— Puisque vous êtes si savant, dit le père Dinot avec son flegme accoutumé, vous me direz bien lequel est le plus coupable de celui qui, dans une chaire, assassine une réputation, ou de celui qui dans un bois, assassine une vie.

— C'est vrai, Monsieur Dinot, j'ai péché contre vous, j'en conviens : « Faux témoignage ne diras, etc. » Je conviendrais même, si vous y tenez, que je chante faux ; mais tout prêtre que je suis, Monsieur Dinot, je suis père de famille ; j'ai une sœur, veuve d'un gendarme, d'un brave comme vous, Monsieur Dinot (ce compliment fit faire au père Dinot une affreuse grimace), et deux petits neveux dont je suis l'unique soutien ; que ne puis-je mettre ces pauvres anges à vos pieds et leur faire

demander grâce pour leur oncle !

— Tu étais de ces pauvres anges-là, toi, capitaine.

— Oh ! fit le capitaine caressant sa moustache, si je m'étais trouvé là, moi, mon oncle !

— Oui, avec une pièce de quatre, reprit le chanoine, sans faire attention à la mauvaise humeur du capitaine, qui, ne sachant à qui s'en prendre, écrasait les lisons du talon de sa botte.

« Je dis au père Dinot beaucoup d'autres choses encore que je trouvais fort touchantes ; je pensais avoir attendri mon homme, mais son œil de pierre ne s'était point humecté, sa face de bourreau avait toujours la même expression ; il jouait avec ma vie comme un chat avec une souris, qu'il se jette d'une patte à l'autre. Il aiguisait toujours son terrible couteau.

« À mesure que l'espérance s'en allait, la résignation me revenait avec le courage.

— Allons, père Dinot, m'écriai-je, il faut pourtant en

finir. Votre couteau est assez aiguisé comme cela. Je n'ai pas la peau si dure que vous le croyez.

— Suivez-moi donc, puisque vous êtes si pressé, répondit le père Dinot. et il voulait me prendre le bras pour m'aider à marcher. Je résolus de vendre au meurtrier chèrement ma vie.

— À la bonne heure, s'écria le capitaine, je reconnais-là mon oncle. Et vous le transperçâtes, sans doute, avec la canne de votre parapluie ?

— Pas tout-à-fait, dit le chanoine, je me contentai de frotter ma soutane avec la main, à l'endroit où il m'avait touché, comme pour essayer l'empreinte de ses doigts. Et je lui dis avec un superbe dédain : Monsieur Dinot, soyez assez bon pour m'épargner votre contact. Je ne veux de contact qu'avec votre lame.

— Fichue ! Fit le père Dinot, je ne vous croyais pas si brave ; vous avec donc marché ce matin sur le vieux sabre de votre beau frère le gendarme ?

« Dinot me fit traverser une cour étroite et longue,

semblable à une ailée. Sur la neige dont la terre était couverte, je remarquai une traînée de sang, dont les gouttes se groupaient en larges taches là où sans doute s'était arrêté, pour reprendre haleine, un homme qui portait un cadavre. À l'extrémité de cette allée, s'ouvrait une petite porte ronde, noire comme la porte d'un caveau sépulcral. Dinot me fit passer par celle porte. Il eut même la politesse de me céder les honneurs du pas.

« La pièce dans laquelle je me trouvais ne recevait de jour que par la porte. D'abord, je ne distinguai rien, mais lorsque mes yeux se furent un peu habitués à ce crépuscule, j'aperçus, pendant du plancher jusqu'à terre, quelque chose de hideux, d'informe, de mort, que recouvrait un linge blanc, mais ensanglanté. Je jugeai que c'était un cadavre pendu par les pieds, et qui avait le ventre ouvert, et que cette chambre était l'abattoir des Dinot.

« La mort, c'est toujours la même vieille, au crâne terreux, aux yeux vides, à la bouche sans lèvres, qui, riches et pauvres, nous jette au même trou. Seulement elle nous arrive avec diverses toilettes, pour la jeune fille,

c'est une vierge vêtue de blanc, ayant des bagues aux doigts, des roses fanées sur le sein, une blanche couronne sur la tête, couchée pudiquement dans un Cercueil resplendissant de cierges : pour le soldat, c'est une déesse au manteau tricolore, répandant à pleines mains des palmes sur une immense fosse, qu'on appelle un champ de bataille, ou si tu l'aimes mieux, un aigle couronné qui emporte des armes, plein ses serres, au temple des braves ; pour le condamné, elle se présente sous l'horrible écarlate du bourreau, les yeux couverts d'un bandeau noir et le doigt sur un chiffre d'horloge. Mais au fond, c'est toujours la même chose, le même néant ou la même immortalité, le même paradis ou le même enfer ; et encore, pour celui qui meurt de maladie, le vestibule de la tombe est-il plus affreux que la tombe, elle-même. On a beau se dire cela, et vouloir se le persuader, la mort violente et à heure fixe, cette mort qui prend un homme et l'enveloppe tout vivant d'un linceul, ce néant qui succède tout-à-coup à la plénitude de l'existence, cette grande lumière de l'éternité qui vous arrive sans crépuscule, c'est toujours quelque chose d'effrayant, un quart d'heure bien difficile à passer.

« L'idée que moi, prêtre, à qui l'on accordait quelque talent auquel on promettait un bel avenir, j'allais mourir de la mort d'une volaille qu'on saigne, d'un mouton qu'on égorge, sans avoir seulement un pauvre demi-collège, c'était pour-moi un affreux supplice. Je pensais aussi à voire mère, à vous, à mon presbytère rebâti à neuf, et une larme me venait malgré moi au bord de la paupière ; mais, je la réprimais, je la faisais refluer, je voulais mourir avec dignité. C'était peut-être un péché, mais j'avais l'amour-propre du sauvage qu'on va livrer aux tortures et qui brave encore ses bourreaux.

« Je vis le père Dinot qui ouvrait son couteau.

— Monsieur Dinot, lui dis-je, encore quelques minutes, s'il vous plaît, je veux prier.

— Pour qui ? Me répondit-il.

— Pour vous d'abord, parce que vous êtes mon assassin, pour moi ensuite qui vais mourir sans qu'un prêtre m'ait dit : va les péchés le sont remis ; pour ma sœur, pour ses pauvres orphelins qui n'auront plus que Dieu pour père, enfin pour cet infortuné que vous allez

me donner sans doute pour compagnon de cercueil.

« À cette dernière parole, le masque de férocité que Dinot avait mis sur son visage, tomba tout-à-coup. Il se mit à pousser de grands éclats de rire.

— Parbleu, dit-il, vous ne pouvez mieux faire que de prier pour cet infortuné, car je soupçonne qu'il n'était pas trop en état de grâce lorsqu'il est mort. Du reste, c'est un père de famille comme vous, qui laisse deux ou trois petits orphelins, mais la mort de leur père ne les empêchera pas de faire leur chemin dans le monde ; je vous en réponds.

« À ces mots, il leva la serviette que j'avais prise pour un drap mortuaire, et je vis un énorme sanglier pendu en effet au plancher par les pieds.

— Voilà, dit-il, Monsieur le curé, l'infortuné pour lequel vous vouliez prier tout à l'heure ; s'il n'est pas votre compagnon de cercueil, il sera du moins votre compagnon de table. En disant cela, il enlevait du sanglier une énorme tranche, qu'il me remit entre les mains. Tenez, dit-il, voilà pour vous, Monsieur le curé ;

dites à votre sœur qu'elle le laisse mariner pendant trois jours dans du vin blanc, et invitez ensuite un confrère. S'il vous faut un lièvre, ne vous en faites pas faute.

— Oh ! m'écriai-je, voilà donc mon rêve fini, car il me semble bien que je rêvais. Mais, dites-moi, Monsieur Dinot, pourquoi m'avez-vous fait une si grande peur ?

— Pour vous prouver, Monsieur le curé, qu'il ne faut pas juger sur l'apparence.

« Nous sortîmes. Le père Dinot prit son fusil, et me conduisit jusqu'à la porte du presbytère, où il refusa d'entrer de peur d'effrayer ma sœur.

« Je ne l'ai pas revu depuis ce temps-là. »

— Eh ! dit le capitaine, l'apparence à l'égard de cet homme était-elle bien trompeuse ?

— Pas tout-à-fait, répondit le chanoine. Mais c'est une histoire que je te raconterai à la première visite, quand ton empereur nous aura donné la paix.